

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 67 (1928)

Heft: 32

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



FLOTTEZ DRAPEAUX !

Réflexions d'un Lausannois à propos de la décoration de la ville.

A une fête fédérale de chant est terminée. Les derniers accords se sont évanouis. Les arcs de triomphe sont démolis, les guirlandes fanées ont disparu, drapeaux et oriflammes ont été roulés et remisés.

Nous venons de vivre une dizaine de jours dans une ville fort bien décorée, où chacun avait apporté joyeusement sa collaboration, petite ou grande, et où l'ensemble fut extrêmement réussi et apprécié par nos hôtes. Pendant que cette vision multicolore est encore dans nos yeux, essayons de formuler quelques impressions d'ordre général et quelques réflexions sur des points particuliers.

Avez-vous jamais songé que nous Suisses, nous sommes dans des conditions presque uniques quant aux moyens d'orner nos rues pour nos fêtes fédérales ? Elles résultent de la riche variété de nos diverses bannières cantonales, se mariant à celles, justement honorées, de notre drapeau fédéral. Dans les pays voisins, la décoration est beaucoup plus uniforme et partant monotone, même si le drapeau national comporte trois couleurs. Tous les drapeaux qui ornent les monuments publics comme les maisons particulières, ou les mât dressés sur les places et dans les rues sont rouge-blanc-bleu, s'il s'agit des contrées d'outrelac ou d'outre-Jura, rouge-blanc-vert, si c'est en Italie, rouge-blanc-noir, si c'est en Allemagne et ainsi de suite. Tandis qu'en Suisse, nos vingt-deux bannières cantonales apportent tour à tour le rouge, le bleu, le vert, le blanc, l'or et le noir dans un grand nombre de combinaisons et la juxtaposition des divers drapeaux donne un très heureux mariage de couleurs, une symphonie qui chante agréablement aux yeux. Cinq fois c'est le rouge et le blanc ; trois fois : le bleu et le blanc ; deux fois le vert et le blanc, — le noir et le jaune, — le bleu, le blanc et le noir, — le noir et le blanc ; une fois : le rouge et le jaune, — le rouge, le jaune et le noir, — le rouge et le noir, — le rouge et le bleu, — le vert, le rouge et le blanc, — le vert, le blanc et le jaune.

C'est cette riche variété de couleurs qui rend nos rues si gaies quand elles sont parées pour une fête. On l'a souvent remarqué, ce sont alors les rues les plus étroites, celles des quartiers anciens, dont la décoration est la plus gracieuse et la plus réussie ; elles s'y prêtent mieux que les trop larges artères où l'on ne peut guère songer à poser des guirlandes ou des drapeaux d'un côté à l'autre de la chaussée.

Cette bigarrure dans nos bannières est aussi le brillant symbole de notre Etat fédératif et constitue ainsi tout à la fois une fête pour les yeux et une fête pour l'esprit pour quiconque sait lire ce langage spécial. Ici c'est le rappel de l'emblème caractéristique de telle ancienne maison sei-

gneuriale ou de l'appartenance à quelque pouvoir ecclésiastique, ou le titre de ville impériale, là c'est le souvenir des légendes antiques ou celui des luttes de l'époque héroïque, puis voici l'image des grèves blanches gagnées pour l'habitation et la culture au bord des lacs bleus, ailleurs encore le vert, couleur d'espérance et de liberté, vient apporter une note nouvelle aux Etats datant de l'aube des temps modernes.

Ainsi toute l'histoire suisse est évoquée devant nous, flottant dans les plis de nos vingt-deux drapeaux et puis, les dominant tous, dans ceux de notre bannière à croix blanche, « Das weisse Kreuz im roten Felde », dont la simple vue nous émeut et nous fait vibrer. Nous tenons à dire bien haut notre gratitude à tous ceux qui nous ont, une fois encore, procuré la joie de voir notre cité gracieusement parée, accueillante pour nos Confédérés : autorités cantonales et municipales, direction des postes, sociétés et groupes de quartiers, commerçants et particuliers, chacun y est allé avec entraîn et grand fut le plaisir des yeux et du cœur.

Est-ce à dire que tout ait été parfait dans cette décoration ? Ce serait exagéré de le prétendre. M'est-il permis de consigner ici quelques remarques. Si nous nous décidons à les formuler après coup, ce n'est point dans un sort d'esprit de critique, mais dans le désir d'apporter quelques suggestions pour faire mieux encore à prochaine occasion. Ce sera pour nos après-venants si ce n'est pour nous-mêmes. Maintenant que drapeaux, draperies et écussons ont été remplacés dans les réserves de nos maisons, nos quelques réflexions ne risquent plus de désigner ceux qui se trouveraient en cause et de les peiner, ce que nous désirons éviter.

Croix fédérale. — Rappelons que pour qu'elle soit de belles proportions, il faut non pas la composer de cinq carrés, mais avoir soin que les rectangles qui composent les bras de la croix soient d'un sixième plus longs que larges. Le champ du drapeau doit en outre être suffisamment grand pour que les extrémités des bras ne soient pas trop proches du bord du drapeau. L'excès contraire, c'est-à-dire une croix minuscule posée dans un vaste champ n'est pas plus agréable à l'œil. Nous déconseillons d'entourer le drapeau fédéral si beau dans sa sobriété de bordures flammeuses rouges et blanches, qui sont superflues et d'un mauvais effet, d'autant plus que le raccord des bandes flammeuses aux angles du drapeau est difficile et souvent fort mal exécuté. A ce propos disons aussi qu'il vaut mieux ne pas encadrer les écussons cantonaux d'une bordure de couleur, qui risque de heurter les couleurs de l'écusson lui-même ; en cas de nécessité absolue, qu'on donne à cette bordure quelque teinte neutre et non héraldique, un gris par exemple.

(à suivre)

G.-A. B.

Amitiés féminines. — Oui, nous étions très intimes l'année dernière et nous avions convenu que cela nous serait très profitable si chacune de nous avouait à l'autre ses propres défauts !

— Ah ! Et comme ça a-t-il marché ?

— Ça fait un an que nous ne nous sommes pas parlé !

Un fat. — Et vous, très cher, comment vous chauffez-vous ?

— Oh ! bien simpl... je brûle mes lettres d'amour.



Patois des environs d'Orbe.

LO TRU (PRESSOIR) A DJAN POTTU

D JAN POTTU dâi on hommo commin on n'in vâi pou. L'étai molaisi, pottu, bordon, jamai containt et adé mau veri ; l'avâi adé otie à reciliamâ, à ronna et à mormotto. C'étai on pou hommo et on originâu commin n'in n'avâi pas dou deso la vouthâ dai cieux, à cin que desâi lo villio syndiquo que l'avâi bin cognu et le dzin ne compregniont pas comin d'au dianstro sa fenna, la poûra Djudion, avâi pu vivrè quarante-dou z'ans avoué ci pour osi.

Djan Pottu n'avâi min dè tru et, comin bin dâi z'autre dzin, trollivè veneindzè et bliesson âo tru dè comouna. Ma ci dianstro dè Pottu n'avâi jamè prau serra et recopa et c'etâi adâ na via d'au mellion d'au diablio po lâi fère remouâ cè trolliès. On coup, l'avâi serrâ d'au bliesson ; cè bougrou de Pottu avâi recopa sat iadzo et n'étai pa onco conteint ; pas moyan dè lâi fère debarassi lo tru. Lo tsripifou volliâie à tota force recopa onco iadzo, tant bin que l'a falliu allâ queri la syndiquo por lai fère einlevâ sa trollia. Djan Pottu étai furieu, s'étai insurta avoué lo syndiquo et s'ein est pou manquâ que l'ai fot-tèyâ na brocha. Ye boélâvè que restavè omintè na brinta dè mauda dein sa tschaffa quan bin l'étai asse sètse qu'on mouè d'etallè dein on gue-lata.

Pottu étai bin tant ein colère que sè djurâ d'avâi on tru à lhî et tsi lhî, iô porrâi serrâ et recopâ à sa fantasi.

Lo mimo dzo Djan Pottu s'imbarqua por Rolle, iô lâi avâi dein sè tein na fondèrî dè tru et l'atseta on visse, onne ècauvra, avoué duè clliaverté, onna àcoila et on petit person ein fè; comminda tsi on tayau dè pierre on sitzo et on audzo ein granit et tsi on tsapouè on grand pess-on, dâi z'ivrogne, dâi lan et dâi trabasié et on tor ein tsâno, na granta palantse et dou palant-sos ein frâno. Houit dzo aprî, lo tru nâovo étai montâ et pret à servî, justo por le venindzè.

Por la premire trollia tot allâ prau bin que Pottu n'avâi pa tro pottâ. Quand l'uron recopâ sat iadzo et serra à fon dè train, lo valet à Pottu lai dese :

— L'è prau serrâ dimse, père, on pau remouâ cllia trollia.

— Vau-tou tè caisi, tsancro de tsripifou. Faut recopâ onco on cou et sè depatsi, boèle Pottu. Lâi a oncora omintè na seille de vin din cllia tschaffa !

Lo tru fu relèvâ et reserrâ à fon. Po fère lo derrâi quâ l'etion houit z'hommo que bussâvon tant que poivon âi dou palantson. Hardi ! hardi ! criâve Pottu on l'ai est et noutrè coo sè crampounâvon, sè crampounâvon... Tot per on coup, à l'avi que l'avion fini lo quâ, rrriiiiii !!!! on où na pèteia comin sur coup de canon. C'étai lo tru que vegnai dè chauta. La coirda s'étai rontia, la palantsè avâi ètâ rolli contrè lo mouret d'onna fooce épouïanta pu l'étai tschaite que ba. L'écou-

vra s'etai partadja ein quattro bocons, l'ecola etai findya ein dou, lo gran pesson epellia ein trai ou quattro breque, lo petit pesson tot emella, lu et lo visse trossa pe lo maitin. Lai avai ominete po trai ceint fran de breqe.

Et ce n'etai pas tot. Quand la coirda avai rontu, le palantsons avion paumâ le z'hommo contrâ la mouraille d'onna tolla fooce que l'avion cru que l'etion tu tia. Djan Pottu avai lo brê gautso rontu et la tsamba draite repiantaie. Son valet Daniel le cecilio dou cou trossi; ion dâi vaulet avai rechu on to coup de palantson dein lo dou que lo mайдzo avai cru on momin que l'avai l'etsena rontia; l'autre vaulet avai dou dâi bresi a tsatî man. Le z'autro z'hommo n'avion pas grand mau, mâ l'iron tot emotella. Lo lindeman matin Djan Pottu à trouva écri ein gross'écritoura su sa poirta de grandze ci verset :

« Vau mi laiss quart de pot de mauda dein la tscaffa qui de fere chauta lo tru ! Où-tou, Djan-Pottu.

Pierre-Abram Rédzipet.

LA RECETTE

LA vie, pour l'oncle Sami et sa femme, la tante Louise, présentait un intérêt bien puissant : celui d'acheter, chaque mois d'avril, deux petits cochons de six semaines, roses, mignons et pas beaucoup plus gros qu'un matou de grande taille moyenne, et de les amener jour après jour à la perfection de leur rotundité. Etant passés maîtres dans cet art, ils aimaien beaucoup à en parler, et chaque fois qu'ils pouvaient mettre la main sur quelqu'un qui, par miracle, consentait à écouter, ils s'en donnaient à cœur joie. Ils n'avaient oublié aucun des cochons qu'il leur avait été donné d'élever et pouvaient raconter la vie entière de chacun d'eux, du jour de son arrivée à celui de sa métamorphose en saucissons... Son caractère, son tempérament, ses jours de maladie, le nom du propriétaire qui l'avait vendu, celui du boucher qui l'avait acheté, tout y passait... Il y avait des gens que cela intéressait, d'autres que cela ennuyait, et de ce nombre étaient les deux neveux préférés de la tante Louise, Auguste et Ulysse, qui, ayant à peu près vingt ans, n'aimaient rien autant que de batifoler. Mais leurs parents tenaient à ce qu'ils fussent respectueux envers l'oncle Sami et la tante Louise... (la famille, c'est la famille, et d'ailleurs, à force d'avoir élevé des petits cochons, les deux vieux disaient avoir deux ou trois titres à la Banque cantonale). De temps en temps donc, on envoyait l'un ou l'autre des deux jeunes gens leur faire une commission, avec la recommandation de rester un bon moment et d'être bien gentil.

Mais il arriva qu'un soir Auguste au retour de cette visite, bâilla si fort que son frère, qui le rencontra, éclata de rire.

— Tu t'es rudement embêté chez l'oncle, dit-il avec compassion.

— Un peu que je m'y suis embêté... ils m'ont raconté l'histoire de tous leurs cochons depuis l'année où ils se sont mariés — pas les cochons, eux — jusqu'à aujourd'hui... il y en a défilé au moins cinquante.

— Pardi, à qui le dis-tu ?... l'autre soir... mais écoutez-moi, si on leur faisait une farce de façon à ce qu'ils aient au moins quelque chose de nouveau à raconter.

— J'en suis... tu as une idée ?

— Oui.

Et Ulysse la développa tout au long, tandis que de joie Auguste se tapait sur la cuisse. Malgré qu'il fut déjà tard, ils se rendirent tous deux chez un de leurs camarades, grand farceur devant l'Eternel, dont ils désiraient le concours. Chez ce jeune homme, justement, on élevait beaucoup de cochons. Il y avait deux ou trois laies qui donnaient perpétuellement des rejetons ce qui fait qu'on en trouvait là de tous les calibres, depuis le mignon porcelet, pas plus gros qu'un lapin angora jusqu'au respectable cochon de six mois, prêt à être mis à l'engrais. Le camarade entra en plein dans la combinaison, et fit voir ceux des habitants du boiton qui convenaient le mieux en ex-

pliquant qu'il était assez facile de les transporter sans qu'ils crirent et qu'il connaissait un truc. Tout allait donc très bien.

Le lendemain, Auguste, par hasard, passa devant chez son oncle au moment où la tante Louise donnait à manger à ses animaux préférés. Il s'approcha et la complimenta sur les progrès qu'ils avaient accomplis ces derniers jours, puis il continua, confidentiel :

— C'est en Suisse allemande, là où j'ai été en échange qu'ils avaient toujours des cochons extra... Ils avaient un secret... moi je le sais leur secret, j'ai donné cinq francs au porcher pour qu'il me le dise...

— Un secret, dit la tante Louise fortement intéressée, qu'est-ce que c'était ?

— Oh je veux bien vous le dire, mais s'il vous plaît, ne le répétez à personne, ça pourrait m'amener des ennuis.

— Bien sûr que non, pensez-vous... je te jure bien que je ne le redirai à personne.

— Eh bien, tante Louise, écoutez-vous... avez-vous de la graine de raves ?

— Oui.

— Eh bien, mettez-en tous les soirs douze grains dans la soupe... pas un de plus pas un de moins... vous verrez le résultat.

— Non, mais que me dis-tu là ?

— C'est comme je vous dis... ces gens là-bas, en Suisse allemande, ils faisaient facilement des cochons de six cent...

— Comment dis-tu ?... de six cents ?...

— Oui, oui, essayez seulement, si ça ne réussit pas tant pis, ce n'est pas pour ce que ça coûte...

Sans rien écouter de plus, la tante Louise trotta vers la maison et s'en revint avec son cornet de graines de raves. Minutieusement, elle compta les douze petits grains gros comme des têtes d'épingles et les plongea dans la soupe qu'elle remua comme il faut de la main droite.

— Voilà dit Auguste, on verra ce que ça va donner, et il s'en alla en sifflant.

Le lendemain matin, en ouvrant comme de coutume la porte du boiton pour en contempler les bêtes, la tante Louise resta toute saisie : ses cochons avaient cru pendant la nuit comme un copon de pâte derrière le fourneau. Heureuse, elle appela Sami qui resta extrêmement surpris, la bouche ouverte et les yeux écarquillés.

— Que leur as-tu donné ? demanda-t-il quand il put parler.

La tante Louise regarda autour d'elle pour s'assurer de la solitude et répéta la confidence d'Auguste.

— Douze grains de raves !... pas possible !... cet Auguste quand même !... N'oublie pas d'en redonner ce soir.

La tante Louise n'avait pas peur d'oublier, et même, elle ne tenait pas d'impatience d'arriver au soir. Le moment venu, elle appela Sami pour lui faire contrôler le nombre des grains et assister à l'opération qu'elle accomplit avec solennité. Encore un peu eût-elle exigé de Sami qu'il ôtât son bonnet.

De toute la nuit, ils dormaient assez peu et le petit jour les trouva tous deux devant la porte du boiton, émus comme un chimiste devant son creuset où il vint trouver la pierre philosophale... Oui, en effet, ils avaient de nouveau cru pendant la nuit, et d'une façon si évidente que la tante Louise sentit les larmes lui venir aux yeux.

— Ti possible, disait-elle, ti possible... cet Auguste quand même, qui aurait cru... Il faudra le récompenser sur ton testament, Sami, lui donner un paire de cent francs de plus qu'aux autres.

Mais Sami ne trouvait pas les mots pour dire son émerveillement devant des cochons de deux mois qu'il avait payés huitante-cinq francs et qui en valaient à présent deux cents au bas mot... Par hasard, Auguste passait par là en revenant de la laiterie. Ce n'était pas tout à fait son chemin, mais il avait dû aller voir chez le maréchal pour la charrue... La tante, du geste lui montra les deux cochons qui d'ailleurs avaient l'air plutôt effrayés et se tenaient dans un coin de leur réduit, immobiles, les yeux fixes, campés sur leurs courtes jambes et prêts à la fuite.

— Crê mâtin, dit Auguste, ça c'est une réuss-

site... et dire que ma mère n'a jamais voulu essayer... Avez-vous encore de la graine de raves, au moins ?... Parce qu'il suffit d'une fois pour faire tout manquer.

La tante en montra un gros cornet, une livre au moins, que Sami avait acheté la veille sur la Riponne. Elle le cachait derrière le contrevent de l'étable.

Pendant quelques jours encore les cochons continuaient à prospérer pour ainsi dire à vue d'œil. L'oncle Sami avait envie de passer une nuit avec eux pour les regarder croître, mais sa femme l'en dissuada...

Le samedi soir... ah, quel malheur !... voilà que la graine de raves disparut de sa cachette. L'oncle Sami et la tante Louise passèrent une partie de la nuit à la chercher en vain, et les voisins qu'ils allèrent réveiller pour leur demander, pour l'amour de Dieu, de leur en donner une pincée, déclarèrent qu'on ne semait pas des raves à ces heures et qu'ils n'avaient qu'à aller dormir... Le lendemain les cochons se trouvaient revenus à leur petite primitive et on eut beau recommander l'expérience sur d'autres élèves, jamais plus elle ne réussit.

Néanmoins, l'oncle Sami et la tante Louise gardèrent de cette courte aventure un beau souvenir et toute leur vie tinrent leur neveu Auguste en particulière estime.

J.-L. Duplan.

UNE REMAUFFÉE !

ROUR une remauffée, c'en est une et une fameuse, que j'ai entendue hier, vers midi, sur la place de la Riponne !

Une brave paysanne de la campagne trépignait fiévreusement devant une dizaine de corbeilles vides, vous savez, vers les anciens magasins de Monsieur Gross et Madame Greiff. Tout à coup, la bonne vieille bondit et gesticule, en s'élançant au-devant d'un paysan, son fils probablement :

— Ah ! te voilà enfin, pandoure ! D'où sortu ? Voilà deux heures de temps que j'attends là ! Tu devrais avoir vergogne ! Je pense que tu es allé piquer trois décis ! C'est du beau, ça ! Et, c'est tous les marchés la même chose !

Tout ce discours était accompagné d'une gymnastique rythmique à faire pâlir d'envie Monsieur Jaques-Dalcroze.

Survint une auto, elles ne sont pas tant rares à ces heures par Lausanne ; le conducteur fait marcher sa cornette, sa manivelle à treton, enfin tout le fourbi ; mais, la bonne vicille continue à gesticuler et à boueler, comme une sourde. Le conducteur de l'auto s'arrête ; c'est un bon vivant qui sait prendre les choses du bon côté, il va vers la bonne vicille et lui dit, très poliment :

— Pardon, madame, auriez-vous la bonté de me laisser passer avec ma voiture ?

Mais, la mère n'est pas d'humeur à badiner ; elle se retourne, en gesticulant de plus belle et dit à l'automobiliste :

— Dites-vois, vous ; vous n'êtes pas plus pressé que moi ! Voilà deux heures de temps que j'attends ma chenoille de fils qui se traîne par Lausanne, et je n'ai pas de mécanique pour me ramener à la maison !

Eclat de rire général, recrudescence de la furie de la bonne mère Gongon ! Pour finir, il y a une procession de chars et d'autos qui sont arrêtés derrière la « mécanique » au mossieu ! Enfin, la mère se calme un peu et se décide à se tirer de côté, parmi ses corbeilles, en disant, parlant de tous ces véhicules qui défilent devant elle :

— Comme ils n'auraient pas pu rester à la maison, toute cette bande, au lieu de venir nous embêter par là !

L'heure du tram et du dîner était là, je n'ai pas pu suivre plus longtemps cette scène ; mais je ne suis pas le seul qu'elle ait amusé !

Pierre Ozaire.

Après le dîner. — Vous ne vous êtes jamais battu en duel, docteur

— Moi, jamais ! Quelle émotion éprouverais-je en tuant un homme ?

— C'est vrai : l'habitude !